Un nouveau poème d'Archiloque

Autor(en): **Lasserre, François**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Museum Helveticum : schweizerische Zeitschrift für klassische Altertumswissenschaft = Revue suisse pour l'étude de l'antiquité classique = Rivista svizzera di filologia classica**

Band (Jahr): **13 (1956)**

Heft 4

PDF erstellt am: **20.09.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-14009

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Un nouveau poème d'Archiloque

Par François Lasserre, Lausanne

] ..... ν σεβέω,
σ]τροιβᾶν δέ. [Ῥ]ήσει τῆ[ι]δ' ἔπειτ' ἠμειβόμ[ην·
γύνα[ι], φάτιν μὲν τὴν πρὸς ἀνθρώπω[ν κακῶν
μὴ τετραμήνις μηδέν· ἀμφὶ δ' εὐφ[ρόνων
ἐμοὶ μελήσει· [θ]υμὸν ἴλ[α]ον τίθευ.
Ἐς τοῦτο δή τοι τῆς ἀνολβείης δοκ[έω
ἥκειν; Ἀνήρ τοι δειλὸς ἆρ' ἐφαινόμην,
οὐ]δ' οἷός εἰμ' ἐγωὐτὸς οὐδ' οἷων ἄπο.
Ἐπ]ίσταμαί τοι τὸν φιλ[έο]ντα μὲν φ[ι]λέειν,
τὸ]ν ⟨δ'⟩ ἐχθρὸν ἐχθαίρειν τε [κα]ὶ κακο[στομέειν
μύ]ρμηξ. Λόγω[ι ν]ῦν τ[ῶιδ' ἀλη]θείη πάρ[α·
«Πό]λιν δὲ ταύτη[ν ..... ἐ]πιστρέ[φευ
«ἣ]ν σοί ποτ' ἄνδρες ἐξε[πόρθη]σαν, σὺ δ[έ
«ἀνεῖλες αἰχμῆι κ[αὶ μέγ' ἐ]ξῆρα[ς κλ]έος·
«κείνης ἄνασσε καὶ τ[υραν]νίην ἔχε·
«γέν[ει δ]έ [π]η[ι ζ]ηλωτὸς ἀ[νθρ]ώπων ἔσεαι.»
] νηῒ σὺν σ[μ]ικρῆι μέγαν
ἐς ἡμ]έας ἦλθες ἐκ Γορτυνίης,
ἰχθ]ύσ' οὔτε γύπεσ' ἐστάθης·
] καὶ τόδ' ἁρπαλ[ί]ζομ[αι.
κρ]ηγύης ἀφικ[όμην
γ]άμοισιν ἐξ[ηρτυμένο]ις
] χεῖρα καὶ π[αρ]εστ[ά]θην
ὀρ]ούσας· φ[ο]ρτίων δέ μοι μέ[λ]ει
]ος εἶτ' ἀπώλετο
ἔ]νθα μηχανή
]λ.ς οὔτιν' εὑροίμην ἐγώ
]. κῦμ' ἁλὸς κατέκλυσεν.
]ον χερσὶν αἰχμητέων ὕπο
ἥ]βην ἀγλαὴν ἀπ[ώ]λεσας
]θεῖ καί σε θε[ὸς ἐ]ρύσατο
]..κἀμὲ μουνωθέντ' ἴδηις
]ν ἐν ζόφω⟨ι⟩ δὲ κείμενο⟨ν⟩
] ἐ[ς] φά[ος κ]ατεστάθην.

Traduction[1]

... et faire face: telle est ma règle de vie. Voici donc les paroles que je lui adressai à mon tour: «Femme, que les calomnies des méchants ne te remplissent pas d'effroi! Pour moi, je ne me soucierai que de ceux qui me veulent du bien. Toi, sois bonne envers moi. Si bas dans le malheur que tu me croies tombé! J'ai pu à tes yeux faire figure de lâche: non je ne le suis pas, ni ceux dont je descends. Je sais aimer qui m'aime, haïr mon ennemi, le poursuivre d'injures: la fourmi mord! Une parole qui m'a été adressée a dit la vérité, et la voici: «Retourne dans la cité ... que jadis des guerriers t'ont dévastée; mais tu la reconquis par la lance et tu en retiras une grande gloire. Règne sur elle, exerces-y le pouvoir, et tu seras en quelque sorte un objet d'envie pour le monde des hommes.»

⟨Après⟩ ce long ⟨voyage⟩ sur ton petit bateau, tu nous revins ⟨enfin⟩ du pays de Gortyne. Tu n'as été ⟨la pâture⟩ ni des poissons ni des vautours: ... et j'en accueille avec joie la nouvelle. ⟨Moi,⟩ j'étais arrivé ⟨plein du désir de retrouver⟩ une femme honnête pour des noces déjà préparées ... Déjà j'avais saisi sa main, déjà j'étais près d'elle, j'avais couru ⟨à sa maison,⟩ quand je me rappelle ma cargaison: ⟨le bateau avait chaviré,⟩ elle était perdue ... ⟨Nul⟩ moyen d'en retrouver le plus petit ⟨vestige:⟩ une vague de la mer avait ⟨tout⟩ englouti.

⟨Toi ...⟩ sous les coups des guerriers, tu n'es pas mort, tu n'as pas perdu l'éclat de la jeunesse: ... un dieu t'a gardé ... Mais moi ... que tu vois voué à la solitude ... gisant dans l'obscurité, je fus pourtant promis à la lumière.

Avec la publication toute récente du tome XXII des Oxyrhynchus Papyri, l'œuvre connue d'Archiloque s'est enrichie d'un grand nombre de fragments, intéressants à plus d'un titre. Celui qui fait l'objet de la présente étude provient d'un grand feuillet du papyrus 2310 (fr. 1), dont il occupe à peu près une colonne: «The piece contains much the longest consecutive series of lines by this author that we now possess», écrit M. Edgar Lobel.

Il ne saurait être question ici de soumettre un texte de cette importance à une analyse exhaustive. Le propos de cet article est plus modeste: suggérer une solution au problème de composition qui grève toute tentative d'explication du poème qui nous a laissé, plus ou moins mutilés, ces quelque trente-cinq vers.

Quelques conjectures nouvelles y ont été nécessaires, après celles de M. Lobel, mais plutôt pour aider à la lecture que pour guider l'interprétation. En voici l'inventaire[2]:

V. 7 Il faut choisir entre *ἠμ-* et *ἀμ-*, d'une lecture également difficile. La haste

[1] La traduction publiée ici est due dans sa plus grande partie à l'obligeance de M. André Bonnard, à qui vont les remerciements de l'auteur de cet article. On a placé entre crochets les mots conjecturés, quand le sens même du vers est hypothétique; là où il ne fait pas de doute, en revanche, les crochets ont été omis même si le choix du mot restitué est arbitraire.

[2] Les conjectures de M. Lobel n'y sont pas énumérées, non plus que les variantes antiques, les signes de lecture, les lettres douteuses, etc. Le lecteur se reportera constamment au commentaire de l'éditeur anglais ainsi qu'à la planche II de sa publication. Les vers 1 à 5, trop abîmés, n'ont pas été retenus ici.

verticale et la barre horizontale sont ici, cependant, déterminantes. Les lettres pointées qui précèdent *ἠμειβόμην* – la lecture à reculons donne dans ce cas les meilleurs résultats – ont été plus contrôlées, de conjecture en conjecture, que déchiffrées sur la photographie. L'ensemble est néanmoins assez certain. Sur *στροιβᾶν* (*σ*]*τρεβλῇι* paraît impossible), cf. Hesych. *στροιβᾶν· ἀντιστρέφειν.*

V. 8 *Κακῶν* plutôt que *κακὴν* (Lobel), conjecture liée à celle d'*εὐφρόνων* au vers suivant.

V. 9 *Εὐφ*[*ρόνων*: l'extrémité inférieure du *φ* est bien visible et limite notablement les possibilités de restitution. Trace probable du *ρ* 2 mm. à droite.

V. 16 «Perhaps *νυν*», ce qui ne laisse de place qu'à l'*ι* adscrit de *λόγωι*. La conjecture de *τῶιδ'* est dès lors quasi inévitable, mais *τῶνδ' τοῦδ', τῆσδ'* pourraient aussi être tentés.

Vv. 17–20 Les impératifs du vers 20 et le futur *ἔσεαι* (v. 21) conseillent *ἐπιστρέφευ* plutôt que *-φεαι* (Lobel). Ce choix détermine *ἦν* et *ἀνεῖλες* (diagonale de l'*α* visible), qui suffisent à remplir la lacune si l'on mesure celle-ci d'après l'espace occupé par le *κ* de *κείνης* (v. 20). *Σοί* est douteux: la courbe supérieure du *σ*, visible à deux endroits, serait identique à celle du *ς* de *ἀνεῖλες* (v. 19).

V. 21 La variante interlinéaire *που* (*το*. Lobel) postule *πηι* dans le texte, ce qui laisse comme seule possibilité à droite *ζ*]*ηλωτός*. Un datif est requis comme régime de l'adjectif: *γέν*[*ει* est la restitution la plus séduisante du point de vue du style. Au lieu du *π* proposé par M. Lobel (*πλήθει* ou *πολλοῖς* seraient trop longs[3]), il faut lire *γε*, la courbe de l'*ε*, bien marquée, venant s'appuyer à l'horizontale du *γ*. Les traces visibles au bord des déchirures autorisent d'ailleurs à transcrire *γένει δέ πη*[*ι*.

V. 23 Au-dessus de *-ίης*, la variante notée en interligne doit être *-κῆς* (*κ* et *ς* très lisibles, *η* peut-être corrigé sur *ι*): *Γορτυνίης* (ou *-ικῆς*) est donc adjectif et suggère *γῆς, ἀκτῆς, χώρης*[4], etc. au début du vers. Il exclut ainsi *Γορτυνία* (Macédoine) et avantage *Γόρτυν* (Crète) sur *Γόρτυνα* (Arcadie). D'autre part la terminaison].*ας* ne peut plus être, dans cette hypothèse, celle d'un participe commandant *μέγαν* au vers précédent: la conjecture *ἐς ἡμ*]*έας* est dès lors conseillée; l'*ε* est d'ailleurs assez bien représenté par les deux vestiges du sommet de la courbe et de la barre horizontale.

V. 24 La lecture et les conjectures proposées partent de l'identification du groupe *εγ*, qui a sa réplique presque exacte dans les *ει* de *ἀνεῖλες* (v. 19) et *χεῖρα* (v. 28): en partant de là à droite et à gauche, on ne peut guère trouver d'autre solution. Quant au début du vers, la meilleure restitution y serait *οὐδ' εἶδαρ ἰχθ*]*ύσ'*, etc., sur le modèle d'Eur. Rh. 515 *στήσω πετεινοῖς γυψὶ θοινατήριον*. Sur le datif *γύπεσ*(*ι*), voir les homérismes du type *αἴγεσι* (*K* 486) réunis et commentés par Chantraine, Grammaire homérique I 207. La dernière lettre du vers est obscure et apparemment corrigée: *ἐστάθης* a été choisi dans la perspective du contexte.

---

[3] K. Latte, Gnomon 27 (1955) 493sqq., conjecture assez heureusement *π*[*ᾶσιν σὺ δ*]*ὴ* [*ζ*]*ηλωτός*, sans s'expliquer sur la variante interlinéaire (à la rigueur *τοι*?).

[4] *Χώρ*]*ας* Latte.

V. 25 *Καί*: «κ not suggested»; on comparera cependant le *κ* du *καὶ* au v. 28. Le jeu des césures impose de toute façon un monosyllabe.

Vv. 26–27 Les quatre conjectures proposées sont connexes. *Κρηγύης* suggère au vers 26 ou 27 *γυναικός* (cf. Herond. 6, 39). Les cas s'expliqueraient par exemple par une phrase comme *ἐγὼ δ' ἐρασθεὶς κρηγύης ἀφικόμην | γυναικὸς ἐπὶ γάμοισιν ...*

V. 29 *'Ορ]ούσας*, restitution très simple, prolonge les conjectures proposées aux vers précédents. Par exemple *οἰκόνδ' ὀρ]ούσας*, ou *ἐς δῶμ' ὀρ]ούσας*, etc.

V. 31 *"Ε]νθα*: *ν* est sûr; *ϑ* a été préféré à *ε* (Lobel) parce que l'horizontale traverse visiblement le dos de la lettre. Entre *ϑ* et *α*, une lettre biffée horizontalement par le copiste.

V. 32 Probablement *]λος*, d'un adjectif accordé à *ἐγώ*.

V. 37 *"Ιδηις*: lecture plus que conjecture.

V. 38 *Κείμενο⟨ν⟩* a été préféré à *κείμενο⟨ς⟩* (Lobel) à cause de l'accusatif *μουνωθέντ(α)* du vers précédent. La finale manque dans le papyrus.

La présence d'un lemme après le vers 39 atteste que notre fragment contient la fin d'un poème. L'absence de lemme entre les vers 1 et 39, d'autre part, oblige à regarder ces 39 vers comme appartenant au même poème. Cela étant, M. Lobel observe à juste titre qu'il est difficile de concilier l'apostrophe *γύναι*[5] du vers 8 avec l'exhortation guerrière qui commence brusquement au vers 17; que de surcroît le récit des aventures maritimes et guerrières qui semble occuper les vers 22 à 39 se relie tout aussi mal au sujet précédent. Comme il est néanmoins évident que ces trois parties si différentes forment un tout, l'interprétation de l'ensemble du fragment dépend entièrement de la solution du problème de composition ainsi défini. C'est le lieu où jamais de méditer le jugement bien connu de l'auteur du Traité du Sublime sur Archiloque (ch. 33, 5): «Il se brouille, à la vérité, et manque d'ordre et d'économie en plusieurs endroits de ses poèmes, mais il ne tombe dans ce défaut qu'à cause de cet esprit divin dont il est entraîné et qu'il ne saurait régler comme il veut.»

A lire les vers 7 et 8, il apparaît clairement que la femme à qui s'adresse la *ῥῆσις* n'est pas la destinataire de l'iambe. Archiloque rapporte à quelqu'un d'autre la fière réponse qu'il a donnée à celle qui s'inquiétait de sa misère et lui en faisait reproche. Jusqu'où se poursuit cette réponse? Si c'est une *ῥῆσις*, elle doit être assez longue. Il faut la faire descendre au moins jusqu'à *μύρμηξ* au vers 16, bien que d'autres coupures soient défendables: après *μελήσει* ou *τίθευ* au vers 10, éventuellement après *ἐφαινόμην* au vers 12, ou *ἄπο* au vers 13. Si *στροιβᾶν* est correctement restitué, et il est difficile de trouver un autre mot dont la première syllabe

[5] En adoptant la lecture *τ]ύνη* (en réalité *τύνῃ*), dont les inconvénients paléographiques ne lui échappent d'ailleurs pas, M. Latte fait disparaître l'interlocuteur féminin. Il est dès lors possible de rapporter toute la première partie à un dialogue entre Archiloque – ou quelque substitut – et l'un de ses compagnons d'armes. Cette solution ne laisse pas moins subsister un profond désaccord entre le ton suppliant des vers 8 à 16 et l'injonction autoritaire du vers 20.

compte cinq lettres, on peut encore admettre qu'il trouve son développement dans les vers 13 à 15: «faire face», c'est bien l'attitude de la «fourmi». M. Lobel confère à cet endroit, avec bonheur, le proverbe *ἔνεστι κἀν μύρμηκι κἀν σέρφῳ χολή*, dont l'équivalent anglais «even the worm will turn» reproduit précisément le *στροιβᾶν* de notre texte.

Doit-on descendre plus bas que *μύρμηξ*? De fait, en annonçant à cet endroit un *λόγος*, il se pourrait qu'Archiloque mette fin, non sans brusquerie, au récit de son entretien avec la *γυνή* et revienne au confident à qui l'iambe est adressé. Il n'est pas impossible de donner un sens à toute la fin du poème en arrêtant la *ῥῆσις* à cet endroit: les vers 17 à 21 seraient une exhortation à l'ami qui va chercher fortune dans quelque expédition guerrière, et les vers 22 à 39 remémoreraient à ce même ami les périls courus jadis avec lui dans une autre aventure du même genre.

Mais cette solution présente l'inconvénient de laisser en suspens le plaidoyer commencé. Elle ne montre pas quel rapport interne unit la *ῥῆσις* à la fin du poème. Dès le début de sa réponse à la femme qui a douté de sa valeur, Archiloque distingue entre la réputation qu'on lui fait, *φάτις*, et ce qu'il vaut réellement, *οὐδ' οἷός εἰμι* (v. 13). Au *μὲν* du vers 8 doit répondre un *δέ*, et il s'en trouve un, en effet, au vers suivant. Mais ce *δέ* oppose seulement *εὐφρόνων* à *κακῶν* et nous sentons bien que cette opposition joue un rôle secondaire dans le discours du poète. De même, *οὐδ' οἷός εἰμι* répond seulement à *δειλὸς* et non pas à *ἀνολβείη*. La vraie antithèse à *φάτις*, c'est *λόγος* et *ἀληθείη*, au vers 16: *νῦν* souligne fortement l'articulation. Archiloque est calomnié par la rumeur publique (v. 8)? Ses difficultés actuelles donnent à ces rumeurs une apparence de vérité (v. 10)? On a même pu le croire lâche parce qu'il ne s'est pas encore défendu (v. 12)? Oui, mais la réalité est autre, et une parole solennelle la garantit (v. 16): «Tu seras un objet d'envie pour le monde des hommes!» (v. 21).

L'origine et la signification de cette «parole de vérité», au premier abord quelque peu sibylline, seront étudiées plus loin. La question qui se pose maintenant est de savoir si la *ῥῆσις* prend fin avec ce *λόγος*, ou si elle se poursuit au delà. On peut se demander aussi si le *λόγος* s'arrête au vers 21, mais la réponse est ici facile: après les rappels des vers 17 à 19, l'injonction du vers 20 et la promesse du vers 21, il n'y aurait pas lieu de revenir à des événements passés (v. 23). Quant à la *ῥῆσις*, il ne semble pas qu'aucun des vers qui suivent y mette fin formellement et d'une manière comparable à son introduction (vv. 6–7). L'interlocuteur à qui Archiloque parle à la deuxième personne pourrait donc être, théoriquement, la femme du vers 8. Mais il faut compter ici avec la brusquerie de son style, et voir ensuite que cette hypothèse s'expose au moins à deux objections, qui ne sont pas, d'ailleurs, irrécusables. La première, c'est qu'on s'attend à ce que le poète cesse quelque part son récit et dise au moins un mot direct, avant la fin de l'iambe, à son confident. La seconde, c'est que le sujet de la *ῥῆσις* peut être considéré comme épuisé dans l'antithèse des vers 8 à 21.

Une autre explication paraît moins vulnérable. Si l'on fait cesser la *ῥῆσις* avec

la citation du *λόγος*, les vers qui suivent ne sont plus adressés à la femme du vers 8, mais à l'ami à qui Archiloque envoie l'iambe. Trois vers évoquent son retour d'une terre lointaine; un vers dit la joie que le poète éprouve à le revoir. Pour expliquer *μέγαν* au vers 22, M. Lobel propose un mot comme *φόρτον*: une cargaison. Cette conjecture s'accorde assez mal avec *σὺν νηΐ* si l'on doit entendre que l'ami rapportait cette cargaison *avec* son bateau. Les exemples homériques pour *σὺν νηΐ* s'expliquent par la présence d'un verbe de mouvement comme *ἱκόμεσθα* (*γ* 61) ou *ἐξαγάγοις* (*T* 331). Le vers 24 laissant entendre que la traversée était pleine de dangers, il semble que l'idée d'un long voyage serait ici plus topique. On pourrait donc restituer quelque chose comme *πλόον δὲ τελέσας*] *νηΐ σὺν σμικρῆι μέγαν*.

La glose d'Hésychius au vers 25, *ἁρπαλίζομαι· ἀσμένως δέχομαι*, et la présence d'un pronom neutre indiquent peut-être qu'Archiloque n'a pas encore revu son ami depuis le retour de ce dernier. L'iambe, alors, serait une lettre, comme la «scytale de malheur» du fragment 81. Mais ce qui importe ici, c'est ce fait bien attesté que le destinataire du poème était absent lors des événements qui ont suivi l'entretien que conte Archiloque, et qu'il vient seulement de rentrer: il ignore tout encore de ce qui s'est passé à Paros. Le récit ne peut donc s'arrêter longtemps à la joie que le poète éprouve en ce moment à retrouver celui qui le sauvera de son isolement (v. 37). Effectivement, le «tu» fait place au «je» dès les vers 26 et 27, pour ne reparaître qu'à l'approche de la conclusion au vers 35. Les vers 26 à 33 sont consacrés à un épisode connexe à l'entretien avec la *γυνή*: ils doivent exposer la cause des infortunes d'Archiloque.

Comme son ami, Archiloque avait cherché fortune sur les routes de la mer (v. 29): *θαλάσσιος βίος*! Il en est revenu propriétaire d'une importante cargaison qu'il a laissée sur son bateau. Son arrivée à Paros, et peut-être aussi l'argent qu'il a gagné, vont lui permettre de célébrer ses noces (vv. 27 et 28)[6]. Du coup la situation s'éclaire: la femme à qui s'adresse la *ῥῆσις* est Néoboulé. Attendait-elle son fiancé sur le rivage? On peut en proposer l'hypothèse et la défendre par la conjecture *ἐς γῆν ὀρ*]*ούσας* au vers 29. Mais il faudrait alors ou admettre que l'incident narré dans les vers suivants s'était passé pendant le bref instant où Archiloque avait le dos tourné[7], ou expliquer autrement les vers 29 à 33. On pourrait effectivement comprendre: «Mais je me soucie de ma cargaison ... sinon, elle aurait été perdue (v. 30); je veille à ce que la mer ne l'engloutisse pas (*μὴ χάνη*⟨*ι*⟩ au lieu de *μηχανή*) ... ⟨de peur⟩ de n'en rien retrouver: une ⟨seule⟩ vague aurait tout submergé.» L'interprétation proposée dans la traduction semble cependant tenir un meilleur compte de l'optatif *εὑροίμην*, devant lequel on pourrait conjecturer *ὅκως* d'après Hdt. 2, 160, 4. Et surtout, elle fait apparaître la cause du dénuement décrit dans les derniers vers.

---

[6] Au vers 26, *γ*]*ἀμοισιν* est évident. Au vers 25, en revanche, si *κρ*]*ηγύης* appelle assez naturellement *γυναικός* ou à la rigueur *ἐγγυητῆς*, on pourrait aussi restituer *ἀφίκ*[*εο* au lieu d'*ἀφικ*[*όμην*, ce qui modifierait sensiblement l'interprétation de tout ce passage.

[7] Dans ce cas, on pourrait conjecturer au vers 28 quelque chose comme *ἐμοὶ δ' ἔτεινε*] *χεῖρα* ou *ἤδη δ' ἔτεινα*], pour localiser l'action près du rivage.

Dans la suite, le discours reprend à la deuxième personne (vv. 35 et 36). Visiblement, Archiloque revient encore une fois à son confident. La mention des combats vécus par ce dernier nous éloigne cependant des péripéties du retour – séparé – des deux amis. Cette évocation doit vraisemblablement permettre au poète de rappeler au compagnon fortuné qu'un dieu veillait sur lui au milieu des dangers qu'il vient de courir ou qu'il avait affrontés dans une expédition antérieure. Ce rappel nous ramène en effet à une intention que le récit mouvementé de la mésaventure d'Archiloque faisait un peu oublier: la comparaison entre leurs destinées respectives. Les dieux et la chance étaient du côté de l'ami, la malchance avec Archiloque.

Cette comparaison, accentuée par les deux vers qui rappellent comment l'ami a échappé aux périls dont il était menacé (vv. 24 et 36), met bien en lumière le sujet de l'iambe: les revers du poète. Certes l'incident de la cargaison chavirée paraît au premier abord un épisode bien mince pour justifier un si long poème. Mais il devait suffire à solliciter la pitié – et la générosité! – de l'ami plus heureux dans ses entreprises. Et surtout, ce n'est probablement pas tant à la valeur plus ou moins grande des marchandises perdues que tient la déception d'Archiloque qu'à ce que cette aventure banale ajoute à sa réputation de malchanceux. Déjà ses compatriotes, pour d'autres insuccès qui transparaissent dans la *ῥῆσις*, lui reprochaient son *ἀνολβείη* (v. 11). Si l'on se rappelle que l'*ἀνολβίη* est pour Hésiode une forme de misère qui suscite la réprobation et le dégoût (Op. 319), qu'elle est l'absence même des conditions indispensables à la réalisation de l'*ἀρετή* archaïque, savoir une prospérité qui manifeste la protection des dieux et entraîne la considération des hommes[8], on comprend que Néoboulé se soit sérieusement alarmée des bruits qui couraient sur son fiancé. On comprend aussi que la perte malencontreuse de la cargaison qu'il rapportait ait pu être interprétée par les Pariens comme un signe de plus que les dieux l'abandonnaient et comme une invitation à l'abandonner à leur tour (v. 37). Une image saisissante va le redire à l'avant-dernier vers: *ἐν ζόφωι.*

Mais voici qu'à notre surprise, au lieu d'opposer encore à l'infortune du poète l'heureuse chance de l'ami, comme le laissait attendre la comparaison développée dans les vers précédents, le dernier vers fait surgir un autre contraste: celui de l'obscurité actuelle de sa situation en regard de la gloire brillante qui lui avait été promise. Il faut le dire ici avec force: ce contraste est exactement celui qui oppose, dans le discours à Néoboulé, le *λόγος* à la *φάτις*, et ce doit être aussi le thème de l'iambe entier puisque la conclusion le formule de manière aussi nette.

Ramenés ainsi au développement de la *ῥῆσις*, mis en pleine lumière par l'opposition *ἐν ζόφωι* ~ *ἐς φάος*, nous avons à nous demander sur quelle assurance Archiloque pouvait fonder son ferme espoir d'un avenir glorieux. Il fournit heureusement lui-même la réponse à cette question, en termes non équivoques: sur un *λόγος* qui lui promet la puissance et la considération générale à la tête d'une cité

[8] Voir Jaeger, *Paideia* I² 281 sqq. et, pour la permanence de l'élément «chance» dans l'éthique archaïque, Ion de Chios fr. 1 D.-K. *ἀρετὴ τριάς· σύνεσις καὶ κράτος καὶ τύχη.*

longtemps disputée à des ennemis. Nous ne pouvons beaucoup hésiter sur l'origine de ce *λόγος*, si adroitement vague dans son apparente précision: c'est l'oracle de Delphes[9]. La protection d'Apollon sur le poète de Paros est le trait le plus constant du *Βίος Ἀρχιλόχου* dont les historiographes pariens Déméas et Mnésiépès, d'une part, et le pamphlet d'Oenomaos de Gadara sur les oracles, d'autre part, nous ont conservé des extraits importants. Cette protection se manifeste au premier chef par les oracles qui jalonnent la destinée d'Archiloque. Nous en connaissons, entièrement ou fragmentairement, pas moins de six, auxquels vient s'ajouter le *λόγος* de notre iambe[10]. Sur ces six, deux au moins étaient cités ou évoqués dans son œuvre: celui qui enjoignait à Télésiclès de fonder une ville sur l'«Ile brumeuse» et celui qui enjoignait à Archiloque, dans une rédaction bien différente de celle que paraphrase le *λόγος* iambique, de conduire à Thasos de nouveaux habitants[11]. Celui qui nous occupe ici n'a pas le même sens, mais il est hors de doute qu'il désigne la même cité: «Règne sur Thasos!» La périphrase qui doit probablement voiler le nom de la cité, si celui-ci n'était pas mentionné dans la lacune du vers 17, fait allusion à un épisode de la conquête ou de la reconquête de Thasos. La colonie fondée par les Pariens avait été pillée par leurs ennemis, reprise par une armée à laquelle s'était joint Archiloque et replacée sous l'autorité des colons (vv. 17–19). Ces péripéties ressortissent probablement aux luttes contre les Naxiens racontées sur les inscriptions de l'Archilochéion de Paros, notamment dans l'extrait du fr. 51, lignes 45 à 59. Le texte du *λόγος* est d'ailleurs un peu obscur: si le *dativus sympatheticus σοί* est normal après un verbe d'enlèvement (cf. Hom. *Z* 234), on peut hésiter à interpréter *ἀνεῖλες* dans le sens de *reconquérir* la ville – pourtant non tout à fait perdue – ou dans le sens de *détruire* les guerriers qui l'avaient pillée. Peut-être devrait-on renoncer à l'adroite conjecture de M. Lobel, *ἐξε[πόρθη]σαν*, et la remplacer par un verbe encore à découvrir indiquant plus nettement la prise de la ville.

---

[9] *Λόγος* ne désigne pas l'oracle proprement dit, mais le compte-rendu qu'on en donne; ainsi Pind. *Py.* IV 59sq. *ἐν τούτῳ λόγῳ χρησμὸς* ... Le style oraculaire transparaît vraisemblablement dans la répétition *κείνης ἄνασσε καὶ τυραννίην ἔχε*; cf. l'oracle de Battos, Diod. 8, 29 *Κυρήνης εὐρείης ἄρχειν καὶ ἔχειν βασιληίδα τιμήν* (rédaction du VIe siècle? Voir B. Schmid, *Studien z. gr. Ktisissagen* [Diss. Fribourg 1947] 115), et celui que cite Tyrtée, fr. 3 a 9 *δήμου δὲ πλήθει νίκην καὶ κάρτος ἕπεσθαι*. On peut penser que *ζηλωτός* appartient également au vocabulaire delphique, d'après l'oracle conservé dans la famille des Argéades, Hendess, *Oracula graeca* no 46, *πρῶτον τότε τοι χρέων ἐστὶ ζηλωτὸν ναίειν αὐτὸν γενέην τε πρόπασαν* (cf. Trog. ap. Just. 7, 1, 8 *imperium quaerere*).

[10] La première partie du *Βίος* dans la rédaction de Mnésiépès raconte l'apparition des Muses et la vocation du jeune Archiloque (*Ἀρχ. Ἐφημ.* 1952, 41sqq.; voir l'excellent commentaire de M. Kontoléon sur ce passage). Le préambule de Déméas résumé par Sosthénès de Paros semble aussi mentionner Apollon, si l'on admet la restitution suivante, récemment contrôlée sur le document original, *[καὶ τοῦ Ἀπόλ|λ]ωνι[ο]ς τοῦ ἀνηγαγωχότος ταῦτα*, aux lignes 5 et 6 de ce qui forme le fr. 51 de Diehl-Beutler. Les oracles relatifs à Archiloque sont les suivants, dans l'ordre chronologique: les trois oracles cités par l'inscription de Mnésiépès (E[1] II 50sqq.; III 6sqq. et 47sqq.), dont le premier était déjà connu (AP XIV 113; Oenom. ap. Eus. *Pr. ev.* 4, 32; Theodoret. *Gr. aff. cur.* 10, 36), les deux oracles sur la colonisation de Thasos (Oenom. ibid. 6, 7, repris dans St. Byz. s. v. *Θάσος*, puis Oenom. ibid. 5, 31), enfin l'oracle sur le meurtrier d'Archiloque (Heracl. Pont. *Pol.* 8, 2; Galen. *Protr.* 9; Oenom. ibid. 5, 33, etc.). Cf. W. Peek, Philologus 99 (1955) 19sqq.

[11] Voir Blakeway, *Mél. Murray* 50sq. et Lasserre, *Les Epodes d'Archiloque* 211sq.

L'interprétation proposée apporte certainement une solution acceptable au problème de composition que posent les vers 6 à 21. Comment en va-t-il du reste ? Il est bien évident que l'état de mutilation des vers 22 à 39 autorise plusieurs explications différentes. Mais sitôt qu'on se met à traduire en conjectures textuelles les hypothèses envisagées, on s'aperçoit que les possibilités offertes par des lacunes de quatre à sept syllabes par vers sont peu nombreuses. Au demeurant, quelque solution que l'on défende, les brusques changements de personne dans les verbes feront toujours difficulté. En effet, bien que l'obscurité du papyrus ou ses blessures laissent une certaine latitude dans la restitution des désinences de quatre verbes au moins (vv. 24, 28, 37 et 38), il n'y a place nulle part pour une transition plus développée qu'un simple *σὺ δέ* ou *ἐγὼ δέ*. La compréhension de cette partie de l'iambe doit donc avoir un autre support que les articulations placées par le poète à chaque changement de personne, et c'est la structure de l'ensemble du poème.

Il est difficilement contestable que les fragments narratifs qui font suite à la *ῥῆσις* racontent seulement la fin de certaines aventures. Dans l'hypothèse la plus simple, celle d'une composition symétrique, le début de ces aventures aurait naturellement sa place au début de l'iambe. L'allusion inattendue, aux vers 34 à 36, à des combats plus anciens que les retours décrits entre les vers 22 et 33 postule un récit assez long et un découpage analogue à celui de la dernière partie. Le poème commençait peut-être par une salutation évoquant déjà l'activité guerrière de l'ami, le péril où les dieux l'avaient secouru et son séjour au «pays de Gortyne». Puis Archiloque racontait le début de ses propres aventures depuis leur séparation: son départ de Paros, l'acquisition des *φόρτια* qu'on reverra au vers 29 et son retour au port. Il disait ensuite sa hâte à retrouver Néoboulé (fr. 25 ?), son premier entretien avec elle et la froideur décevante de son accueil. La réponse conservée équilibre un discours de la jeune fille qui se terminait un peu plus haut que le vers 6. Viennent alors, successivement, les réflexions amères du poète dont nous avons conservé la fin, sa réponse à Néoboulé, une allusion au retour récent de l'ami, le récit de l'accident qui condamne Archiloque à la solitude, enfin les comparaisons de la conclusion. En tout une centaine de vers, si l'on mesure ce qui manque à l'ampleur de ce qui reste.

Ainsi reconstitué, ce poème trouve dans la vie et dans l'œuvre d'Archiloque, pour autant qu'elles sont connues, quelques correspondances non négligeables. D'abord en ce qui concerne la rupture de ses fiançailles: comme nous l'avions déjà montré ailleurs en nous fondant sur la 11e épode d'Horace, on ne lui pardonnait ni la perte de sa réputation (vv. 7–8 *heu me, per urbem ... fabula quanta fui* !), ni surtout sa pauvreté (vv. 11–12 «*contrane lucrum nil valere candidum pauperis ingenium?*» *querebar adplorans tibi*)[12]. Sur cette époque de la vie d'Archiloque, on

[12] Cf. Lasserre, op. cit. 167sq. Le fragment 160 Bgk. *ἀργιλιπὴς δὲ φάσις* que nous avions rapproché de *candidum ingenium* a été amendé par A. Colonna, Doxa 4 (1951) 77sqq., en *ἀργιλιπὴς δ' ἐφάνη* d'après le Vat. gr. 2291. Le parallèle *candidus* ~ *ἀργιλιπής* subsiste si on supplée un mot comme *λόγος* (cf. Heliod. 7, 20 *ἀναγκάζεται λευκότερον διαλεχθῆναι*) ou *ῥῆσις* (Babr. *Prooem.* 2, 13 *λευκῇ μυθιάζομαι ῥήσει*).

ne savait encore que peu de choses. L'iambe enseigne qu'après des hauts faits guerriers à Thasos, le poète avait regagné Paros où il se livrait occasionnellement au commerce maritime (v. 29). Ce renseignement est nouveau et assez imprévu, mais il était déjà permis de conclure de quelques fragments d'un autre iambe qu'Archiloque avait été patron d'une barque: il semble y avoir conté comment il avait refusé les offres de service de deux matelots encombrants[13]. Ces éléments biographiques épars et jusque là difficilement classables retrouvent ainsi une place convenable. D'autres correspondances pourraient être encore suggérées, dont quelques-unes semblent apporter des éléments du même ordre. Il suffit cependant de celles-ci pour qu'apparaisse et que s'affirme avec éclat à nos yeux l'étonnante singularité de l'œuvre d'Archiloque: un poète se raconte. Nous aimerions conclure sur cette simple observation, si riche de promesses. Et puisque notre étude veut rendre hommage autant à l'historien de la littérature grecque qu'au papyrologue érudit qu'est M. Victor Martin, on nous permettra de souhaiter que cette conclusion aide à réaliser pour Archiloque le portrait littéraire que l'éminent professeur genevois appelait de ses vœux dans son introduction aux «Quatre figures de la poésie grecque», le portrait «d'un de ces individus, d'un de ces êtres de chair et de sang, de sensibilité et de pensée qui, s'ils baignent dans l'atmosphère de leur époque, n'en restent pas moins chacun unique en son genre.»

[13] Cf. Lasserre, op. cit. 222sqq. L'iambe du papyrus offre un appui bienvenu à la reconstruction, très fragile encore, de ce poème. Il n'est plus nécessaire, notamment, de recourir au second voyage d'Archiloque à Delphes pour expliquer sa présence sur un bateau, et comme simple passager.